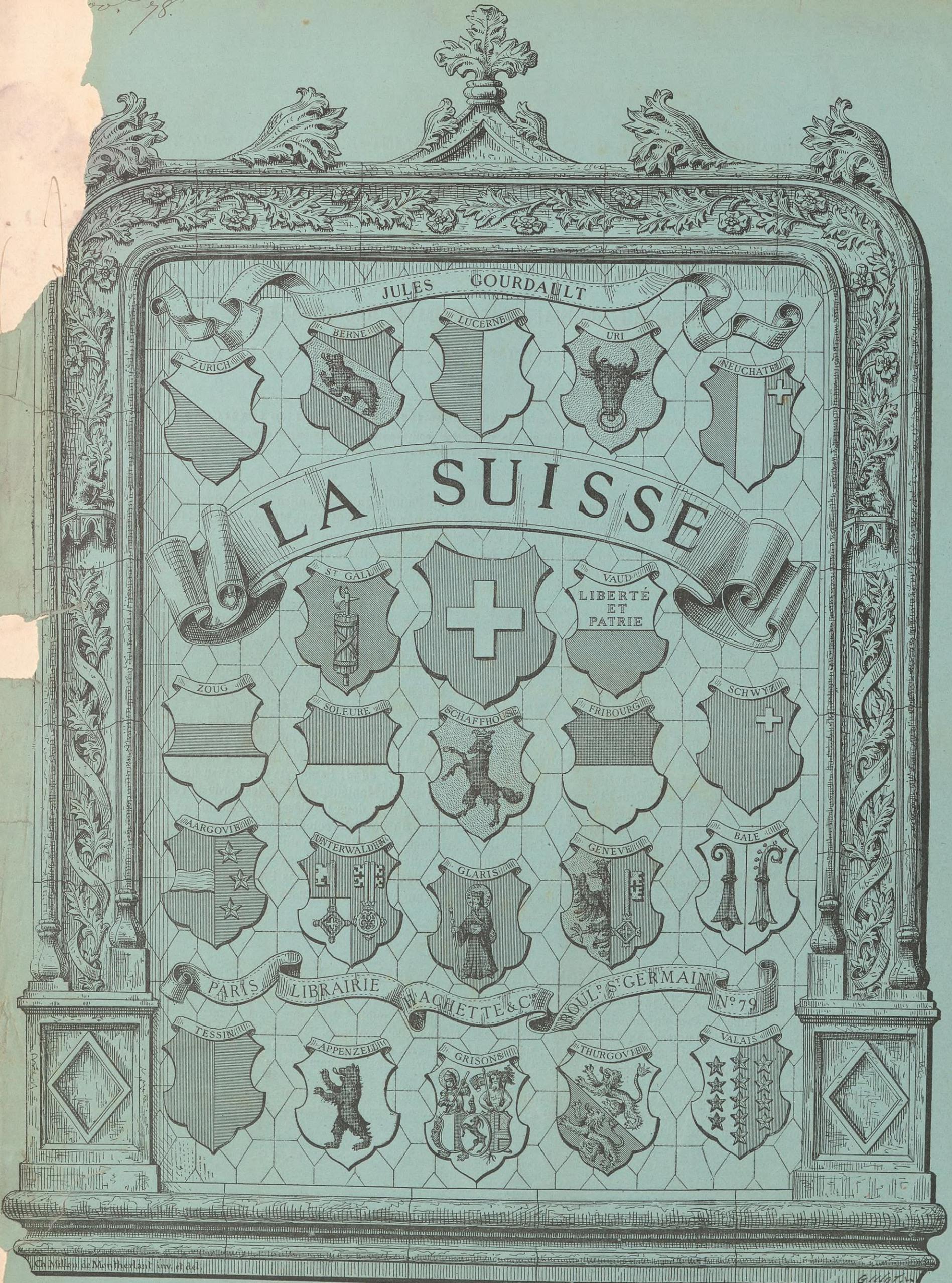


vol. 98.



L47
4668

Hachette

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LE
TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL HEBDOMADAIRE DES VOYAGES

PUBLIE SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

**Les dix-huit premières années sont en vente (1860-1877). Les années 1870 et 1871
ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement dix-sept volumes
qui contiennent plus de 9000 gravures**

ET COMPRENNENT

Les voyages de M. GUILLAUME LEJEAN dans l'Afrique orientale, au Pandjab, au Cachemire et en Bulgarie, de M. SIMONIN en Californie, aux îles Chinchas et à travers le Far-West américain, de M. PAUL MARCOY à travers l'Amérique du Sud et dans les vallées de Quinquinas, dans l'Entre-Sierra et les régions du Pajonal, de M. VICTOR DURUY en Allemagne, de M. MARC MONNIER en Italie, de MM. GUSTAVE DORÉ et DAVILLIER en Espagne, du capitaine BURTON chez les Mormons, de M. RENAN en Syrie, de M. MOUHOT dans les royaumes de Siam, du Cambodge et de Laos, du capitaine SPEKE aux sources du Nil, de M. FERDINAND DE HOCHSTETTER à la Nouvelle-Zélande, de M. CHARLES MARTINS au Spitzberg, de M. ARMINIUS VAMBÉRY dans l'Asie centrale, de LIVINGSTONE sur les rives du Zambèse et dans l'Afrique centrale, de M. AIMÉ HUMBERT au Japon, de MM. SCHLAGINTWEIT, dans la haute Asie, du vicomte MILTON de l'Atlantique au Pacifique, de M. MAGE dans le Soudan oriental, du docteur J.-J. HAYES à la mer libre du Pôle au Groënland, de M. VERESCHAGUINE dans le Caucase, à Samarkand et chez les Kirjis, de M. FRANCIS WEY à Rome, dans la Toscane et l'Ombrie, de M. J. GARNIER à la Nouvelle-Calédonie, de M. DE NOUGARET en Islande, de M. et madame AGASSIZ au Brésil, de M. A. GRANDIDIER et de M. ROUSSELET dans l'Inde, de MM. F. et E. WHYMPER au territoire d'Alaska et dans les Alpes, de M. HEPWORTH DIXON en Russie et dans les États-Unis, de M. FLEURIOT DE LANGLE sur les côtes d'Afrique, de M. FRANCIS GARNIER en Indo-Chine, de M. WALLACE dans l'archipel de Malaisie, de STANLEY à la recherche de LIVINGSTONE, de M. DE VARIGNY aux îles Sandwich, du docteur SCHWEINFURTH au cœur de l'Afrique, de M. DE COSTER dans la Zélande, de M. HAYDEN dans le territoire du Montana et aux grands Geysers d'Amérique, de M. KELLER LEUZINGER sur l'Amazone et le Madeira, de M. SAMUEL WHITE BAKER dans l'Afrique centrale, de M. CH. YRIARTE dans l'Istrie, la Dalmatie, l'Herzégovine, le Monténégro et sur les bords de l'Adriatique, de M. PAÏLHÈS dans l'archipel des Marquises et à Taïti, de M. BRESSON dans les déserts d'Atacama et Caracolès, de M. J. THOMSON en Chine, des marins du POLARIS dans les mers du Pôle, du colonel WARBURTON en Australie, de M. CHOUTZÉ en Chine, de M. H. BELLE en Grèce, de M. KIRCHHOFF dans la vallée du Yosemite, du TEGETTHOFF au pôle Nord, du lieutenant CAMERON à travers l'Afrique, de madame LYDIE PASCHKOFF à Palmyre, de l'expédition polaire suédoise sous la direction du professeur NORDENSKIÖLD, de M. ÉD. ANDRÉ dans l'Amérique équinoxiale, du lieutenant-colonel PRJÉWALSKI en Mongolie et au pays des Tangoutes, de M. CHARNAY à travers les Pampas et Cordillères, la conquête du Delta du Tong-King, etc., etc.

CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT

Un numéro comprenant 16 pages in-4°, plus une couverture réservée aux nouvelles géographiques, paraît le samedi de chaque semaine. — Prix du numéro : 50 centimes. — Les 52 numéros publiés dans une année forment 2 volumes qui peuvent être reliés en un seul. Prix de chaque année brochée en un ou deux volumes, 25 francs. Prix de l'abonnement pour Paris et pour les départements : un an, 26 fr. ; six mois, 14 fr. — Prix de l'abonnement pour les pays étrangers qui font partie de l'Union générale des postes : un an, 28 fr. ; six mois, 15 fr. — Les abonnements se prennent à partir du 1^{er} de chaque mois.

La reliure en percaline se paye en sus : en 1 volume, 3 fr. ; en 2 volumes, 4 fr. — La demi-reliure chagrin, avec tranches dorées : en un volume, 6 fr. ; en 2 volumes, 10 fr. — La demi-reliure chagrin avec tranches rouges semées d'or : en un volume, 7 fr. ; en deux volumes, 12 fr.

Table décennale du *Tour du Monde* (1860-1869). Brochure in-4, 1 fr.

condamnés à sortir tous les ans de leur tombeau, à pareil jour et à pareille heure, pour recommencer leur infernale chevauchée à travers la forêt de Bürglen ; si, en l'espace de dix siècles, ils ramènent dans la voie du bien dix hommes perdus de vices, alors, mais alors seulement, leur meurtre sera expié, et ils pourront se recoucher en paix dans leur lit funèbre. Chaque année donc, à époque fixe, les sept chasseurs sauvages travaillent en conscience à payer leur dette ; ils ont déjà converti neuf pêcheurs endurcis, y compris *Dursli le soiffeur d'eau-de-vie (der Branntweinsäufer)*, le héros d'un précédent roman de Bitzius ; encore une œuvre pie de ce genre, et le ciel leur donnera quitus. Or, c'est justement la veille de Noël, le 24 décembre 1847, que le pauvre Dorbach s'en revient bredouille de sa tournée politico-sociale chez les paysans de Bienne à Soleure. Partout éconduit, il continue d'aller comme ses pieds le portent. La nuit tombe et le chemin déroule toujours son interminable ruban ; plus de villes, plus de villages, plus d'auberges ; pour surcroît, voici que la route s'engage dans les montagnes, au milieu de la forêt de Bürglen. Une terreur étrange s'empare du docteur, qui, des ombres de la futaie, voit surgir toutes sortes de fantômes : d'abord des milliers de serpents qui dardent vers lui leurs langues sifflantes et empoisonnées. Il les reconnaît : ce sont les propres enfants de son âme perverse, ses artifices déshonnêtes, ses calomnies, ses desseins venimeux, les visées coupables qu'il a excités chez les autres, ses convoitises et celles qu'il a insufflées au cœur du prochain. Le docteur passe outre pourtant ; mais, plus loin, lui apparaissent d'autres spectres plus redoutables : ce sont les sept chasseurs sauvages. Les voici devant lui avec leurs montures fumantes et leur meute de chiens dévorants ; le visage pâle, le front chargé de courroux, ils s'apprêtent à lui décocher leurs flèches. Le démagogue frissonne, mais de peur seulement, car il est athée, et nul remords ne s'éveille en lui. Par une singulière fantasmagorie, sa femme et ses enfants se trouvent soudainement à ses côtés. A chaque coup de flèche, il prend un de ses enfants comme bouclier, et le pauvre innocent tombe transpercé. Lui-même enfin il est atteint ; les chiens des chasseurs fondent sur lui, et il sent leurs crocs féroces fouiller dans sa chair.... Deux charretiers, en passant par là le lendemain, avisent un corps gisant au bord de la route. C'était le pauvre docteur qui s'était tout bonnement évanoui d'épouvante pendant son horrible hallucination. Il va sans dire qu'une fois remis d'aplomb sur ses pieds, il a vite recouvré sa sérénité et se hâte de biffer de sa mémoire le souvenir de la mauvaise nuit qu'il a passée au sein de la forêt. Quant aux sept chasseurs de Bürglen, leur repos final est, ce semble, bien compromis ; ils ne sont pas près, en tout cas, comme nous dit Gotthelf, d'être relevés de la malédiction qui pèse sur eux, « s'ils prétendent convertir un démagogue lettré ».

Un petit nombre seulement des romans de Bitzius ont été, je crois, traduits en français (1). A la vérité, l'œuvre du romancier bernois est tellement touffue et si plantureuse, qu'il semble d'abord assez difficile de l'adapter au goût sobre des lecteurs « welches » ; Bitzius, ne l'oublions pas, a écrit tout spécialement pour les paysans et dans une langue dialectique qui émane du peuple directement. Le paysan, de sa nature, est tatillon et prolix ; il aime les redites, les revenez-y, les riens longuement étirés ; aussi le romancier populaire de la Suisse allemande n'est-il pas, la plume à la main, ce qu'on appelle un vanneur ; il abonde et surabonde en détails ; il se laisse aller aux digressions et à toutes sortes de bavardages ; le cas échéant, il raisonne et prêche en conscience, en vrai pasteur protestant qu'il est. Cette prolixité s'expliquerait d'ailleurs par la façon même dont il travaillait. Un critique

(1) Entre autres par M. Max Buchon.

allemand le compare à un voyageur qui trouve dans le voyage en lui-même son plaisir le plus vif, et à qui le charme et les splendeurs de la route font oublier la question de savoir où il arrivera, et où même il passera la nuit. Quand les personnes à qui Bitzius lisait le manuscrit d'une œuvre encore sur le métier lui demandaient ce qu'allaient devenir tels et tels personnages, il répondait bonnement : « Je ne le sais pas plus que vous. » Aussi la lecture de ses livres ressemble-t-elle à une promenade à travers ces campagnes de l'Emmenthal où tout est fouillis, foisonnement et senteurs agrestes. Chemin faisant, on ne cesse d'entendre le gloussement des poules, le beuglement des vaches, le caquetage charmant des fermières, et de respirer l'odeur des foins, du laitage et de la litière. L'idiome lui-même a quelque chose qui sent bon en soi ; des images heureuses, nées exclusivement du terroir, des plaisanteries toujours crépitant à propos et semblables « à des éclairs qui purifient l'air », achèvent de donner à l'ensemble une saveur étrange et originale. Voulez-vous cependant goûter et sentir au mieux ces livres si substantiels et si pleins d'arome, lisez-les en pays bernois, à la fenêtre de votre auberge ou sur le balcon d'un rustique chalet, ayant devant vous ces horizons au caractère alémannique que Bitzius apercevait la plume à la main de sa chambre d'étude de Lützelflüh au loin, les grandes Alpes ; élevant au ciel leurs têtes blanches par-dessus les forêts et les pâturages ; en deçà, les menues collines parées de récoltes multicolores ; tout en bas, la belle rivière aux ondes murmurantes, et, cheminant à pas réfléchis au travers des champs que sa main gouverne, le bon paysan emmenthalois, qui s'en va d'une culture à l'autre et suppute d'un air satisfait le rendement de chaque plantation.

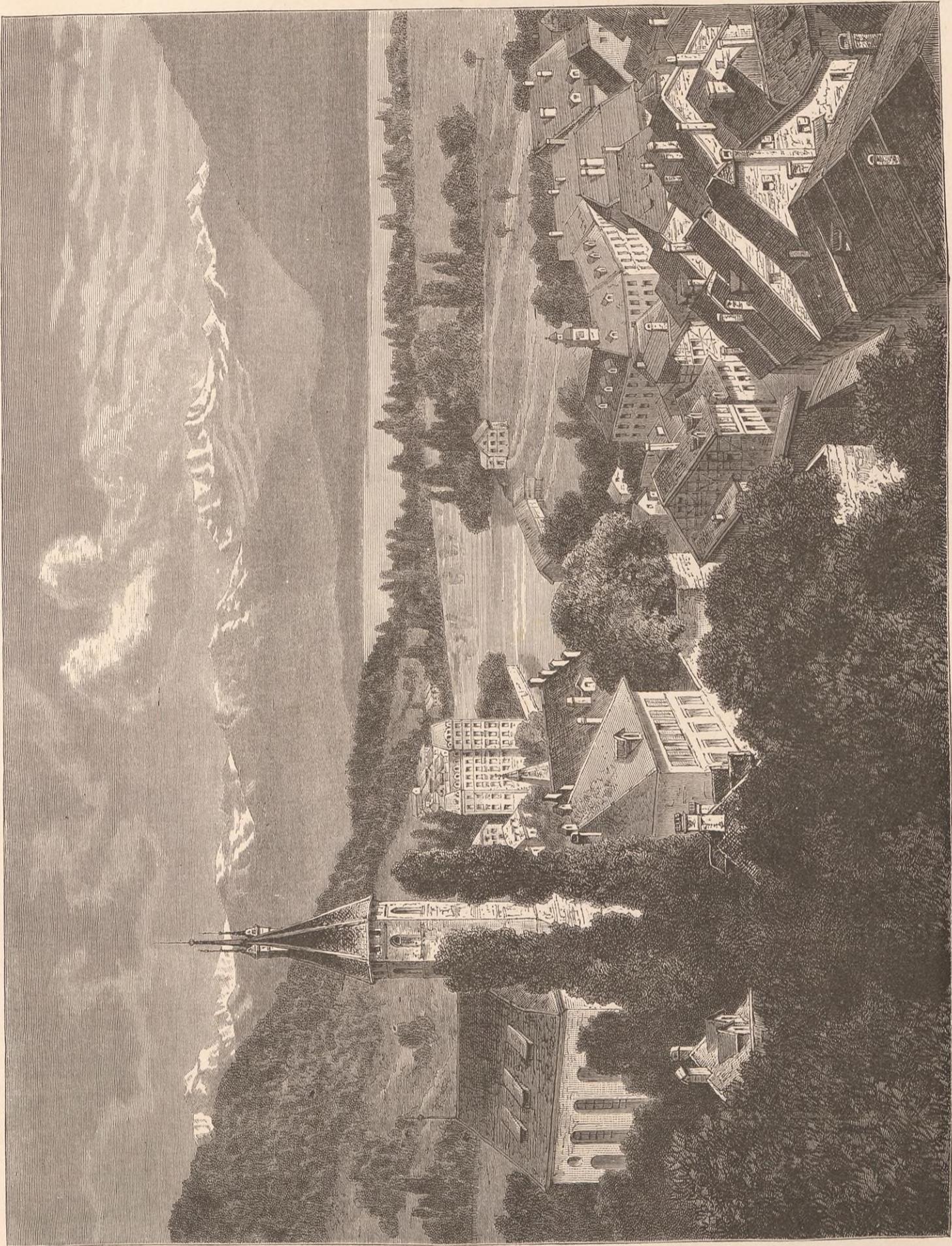
III

Le soleil levant frôle à peine les blanches tentes alignées en file sur l'immense plaine, qu'au bruit des tambours et des trompettes tous les miliciens s'éveillent en sursaut. Rapidement, les bataillons se forment en de longues colonnes qui suivent les ondulations du sol ; le canon tonne, la fumée monte, les chevaux galopent en hennissant ; pontonniers et sapeurs travaillent sur l'Aar ; et bientôt le combat s'engage autour des villages et des coteaux, qui successivement sont pris et repris, avec les vergers ivres de poudre qui les enveloppent.

Où sommes-nous ? Sur l'*Allmend* de Thoune, en la saison des grandes manœuvres.

Thoune est, en effet, le siège d'une école militaire fédérale destinée à former des officiers et des sous-officiers, principalement pour les armes spéciales de l'artillerie, du génie et de la cavalerie. C'est un privilège qu'il doit et à sa position centrale et à son magnifique champ de Mars de trois cents hectares de superficie, non compris toutes les dépendances situées dans la ligne de tir qu'on a été obligé d'y adjoindre depuis l'invention des armes à longue portée. Ce vaste espace étendu entre la ville et la chaîne du Stockhorn n'offre pas seulement l'avantage de se prêter aux exercices et aux évolutions des troupes de toute sorte ; il a encore ceci d'excellent, qu'il résume en sa configuration les divers accidents orographiques et hydrographiques susceptibles de fournir problème à la stratégie. Tout s'y rencontre comme à souhait : plaine unie de l'*Allmend* (1), collines de Thierachern, marais et lacs d'Uebischi et d'Amsoldingen, plateaux mamelonnés de Blumenstein ; puis des bois, des ravins ; puis l'importante rivière de l'Aar et les grands reliefs du Gurnigel, du Stockhorn, du Niesen : paysage varié et essentiel-

(1) L'*Allmend* appartient à la Confédération ; sous ce nom d'*allmend*, on désigne en général la propriété commune d'une ville ou d'un village.



VUE DE THOUNE.

lement *morainique*, c'est-à-dire dont la formation est due, comme je l'expliquerai, au travail des anciens glaciers qui ont accumulé en cet endroit un prodigieux amas de débris et de blocs erratiques.

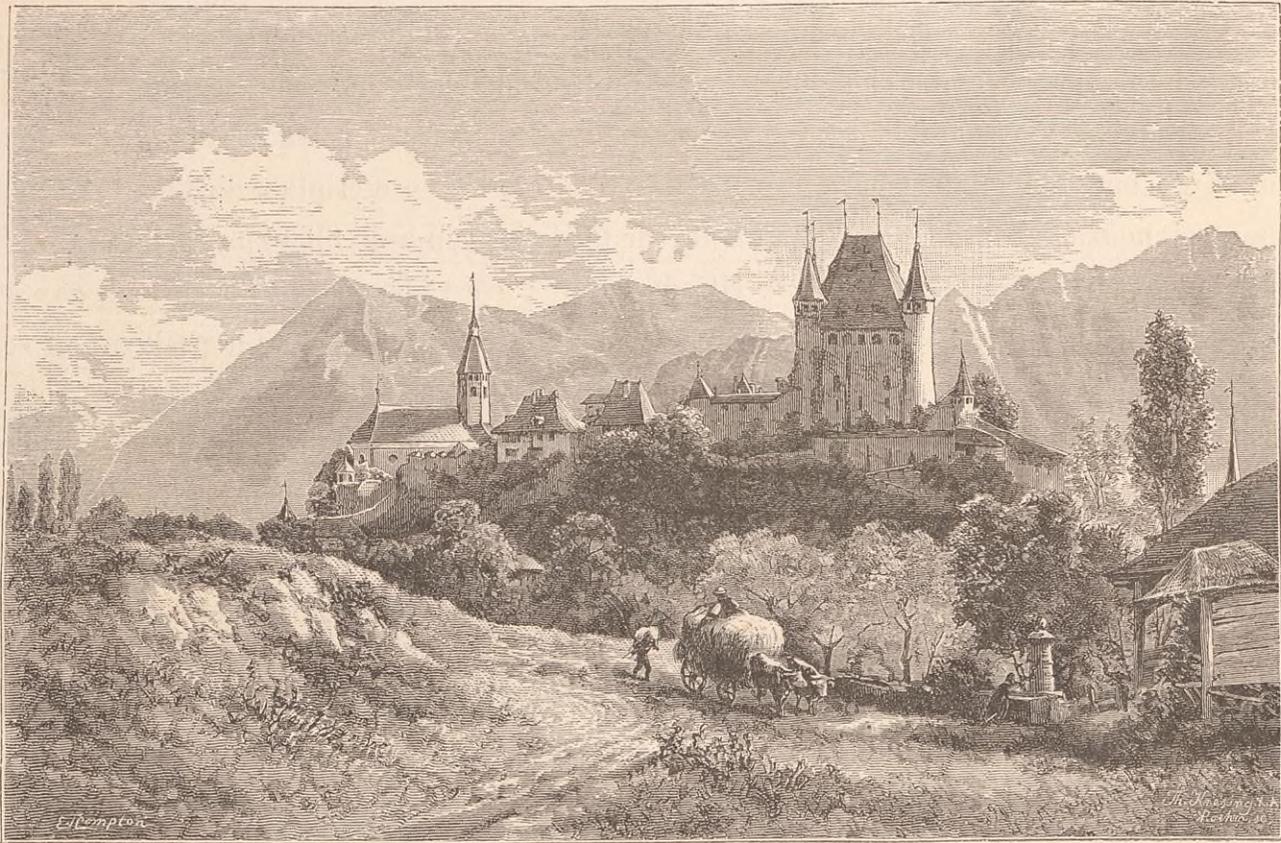
Ce quartier militaire de Thoune est commandé par une belle caserne toute neuve, à galeries de style bernois, ayant en avant de son portail principal deux canons trophées qui reposent sur des dalles de pierre provenant de tous les cantons et dont chacune porte la date où le canton qui l'a fournie est entré dans la Confédération. Il y a aussi, entre autres constructions, un laboratoire pyrotechnique et un atelier de construction fédéral. L'avenue qui aboutit à cette grande place d'armes est bordée d'auberges avec jardins et de boutiques où se débitent particulièrement tous les objets utiles au soldat. Plusieurs voies sillonnent du reste cette plaine majestueuse : c'est d'abord le chemin ferré de Berne, qui passe entre elle et l'Aar ; c'est encore, en deçà de la *länggasse*, tracée de Thoune à Amsoldingen, la route de l'Allmend proprement dite, qui se prolonge jusqu'aux ombrages de Kandergrien, où elle se bifurque, pour gagner à gauche Thierachern, et à droite Uetendorf ; puis une seconde avenue, parallèle à celle-ci, qui met la cour de la caserne en communication avec le polygone et avec un groupe de baraques fixes, où, l'été, on tient buvette pour les militaires. Une prescription de l'an 1720 obligeait tout bourgeois nouvellement reçu d'ajouter, à titre de fondation, un beau tilleul à ces allées.

Mais Thoune n'est pas seulement une cité de guerre ; c'est encore et c'est surtout, aux yeux du touriste, un délicieux avant-poste de l'Oberland. Au point de vue du site et de la position, on compare volontiers Thoune et Lucerne, et en effet il y a, de ce chef, mainte analogie entre les deux villes. L'une et l'autre se trouvent au seuil d'un grand monde alpestre ; l'une et l'autre reçoivent au sortir d'un lac romantique une rivière issue des hautes cimes d'amont ; l'une et l'autre enfin, tout en s'adosant vers le nord à une région fertile et doucement ondulée, peuvent contempler du côté du sud les magies inépuisables de l'*Alpenglühen*.

De même que le Pilate garde Lucerne, le Niesen se dresse comme une sentinelle aux abords de Thoune. Une différence en faveur de la cité bernoise réside dans le fond du paysage, formé ici d'un large hémicycle de monts aux sommets puissants et hardis, aux perpétuels étincellements de neige et de glace, qu'on chercherait en vain, des quais de Lucerne, entre le Righi et la dent de Stanz. Une autre différence, celle-là en faveur de Lucerne, c'est que cette dernière ville est devenue et tend à devenir toujours davantage un lieu d'arrêt central pour les étrangers, tandis que Thoune, en tant que station, est de plus en plus délaissée du touriste. Depuis qu'un chemin de fer remonte la vallée de l'Aar jusqu'à Scherzlingen, et se raccorde même avec le Bödéli par le tronçon ultralacustre de Därlingen, le flot presque entier des passants en quête de sites et d'émotions roule tout droit jusqu'à Interlaken.

Qu'y faire ? Thoune assurément n'a pas mérité cette fâcheuse fortune, et ce qu'on en aperçoit au passage des larges fenêtres des wagons suisses n'est point spectacle qui donne envie de brûler l'étape. Y a-t-il, au contraire, rien de plus pittoresque que l'aspect de cette petite cité moitié gothique et moitié moderne, avec son château à quatre tours si fièrement posé au front de l'abrupt Grüsisberg ? C'est au pied de cette colline de poudingue, élevée de trois cents mètres au-dessus de l'Aar, qu'est sise la ville proprement dite. Deux bras de la rivière la traversent dans toute sa longueur, enfermant le vieux quartier insulaire qu'on appelle *Bälliz*. De chaque côté rayonnent les faubourgs modernes qui bientôt s'étendront jusqu'à Scherzlingen ; car si Thoune n'est point ce qu'on appelle en Suisse une station internationale, il est, je l'ai dit, un des lieux préférés de villégiature des bourgeois aisés de Berne et des environs. Le centre des affaires y est encore, comme au « bon vieux temps » des dili-

gences et des chaises de poste, l'hôtel Freienhof, situé sur la rive gauche de l'Aar, à l'extrémité de la large chaussée à arcades qui atteint au nord le pont de Sinne ; mais la rue principale ou *grand'rue* se trouve plus à l'intérieur. Celle-là surtout est curieuse à voir. Figurez-vous une ligne de maisons étroites, le long desquelles les avances des ateliers, des boutiques et des caves forment de larges terrasses dallées qui dominent la chaussée rétrécie comme une espèce de rue suspendue. L'été, cette contre-voie aérienne est libéralement garnie d'orangers, de lauriers-roses et d'autres arbustes odoriférants où nichent comme oisillons des groupes jaseurs de jolies Thounoises, ardentes à coudre, à broder, à rapetasser... et à sourire aux beaux militaires. Tout ce quartier intérieur a un air d'aisance et de gaieté qui frappe ; le nombre des magasins, des auberges, des cabarets, y atteste également



LE CHATEAU DE THOUNE.

l'importance du trafic dans ce petit chef-lieu de l'Oberland, qui, bien que peuplé de moins de cinq mille habitants, alimente un district de près de cent mille âmes.

L'histoire de Thoun, en sa brièveté, vaut pourtant la peine d'être racontée. Son nom primitif et romain, *Dunum*, modifié par la prononciation tudesque, dérive, dit-on, du celtique *Dun*, qui signifie *colline*. Ce fut la fameuse reine Berthe d'Alémanie, dont j'ai ci-devant narré la légende, qui fonda, au dixième siècle, l'église paroissiale à clocher de forme octogone plantée, ainsi que le château, sur le Grüsisberg. D'abord propriété allodiale des barons de Thuno, la ville subit ensuite, comme le reste du pays burgonde, la suzeraineté de Berchtold V de Zähringen, qui en fit un centre de libertés bourgeoises contre la noblesse oberlandaise d'outre-lac, et bâtit le manoir tel qu'il existe encore aujourd'hui. Après l'extinction des Zähringen, elle échut par héritage aux comtes de Kybourg, qui lui conférèrent ses premières lettres de franchise avec le droit de conclure des alliances. Elle en profita pour se rapprocher de Berne, avec laquelle elle signa même un pacte de bourgeoisie ; mais, en 1313, les Kybourg s'étant reconnus sujets de l'Autriche, il en résulta que les

Thounois allèrent se faire battre, deux années plus tard, pour la cause du duc Léopold, à Morgarten. A quelque temps de là, ces mêmes Thounois, en gens avisés, s'étant alliés aux Waldstetten, leurs adversaires de la veille, il s'ensuivit pour eux, pendant près de trois quarts de siècle, un double état, on ne peut plus bizarre, de sujétion et d'indépendance qui s'embrouilla chaque jour à souhait et engendra d'autant plus de conflits que les comtes de Kybourg, sans cesse besoigneux, se vendaient tantôt à un prince, tantôt à un autre. Enfin, en 1375, leur suzerain, de plus en plus à court d'argent, eut l'idée de céder aux Bernois, moyennant quelques milliers de livres, tous les droits qui lui restaient sur le pays. A partir de ce moment, les destinées de Thoune se confondent à peu près avec celles



LA GRANDE RUE, A THOUNE.

de la grande ville sa voisine. Tout en cherchant désormais dans les travaux de l'agriculture, du commerce et de l'industrie les sources de leur aisance future, les Thounois ne laissent pas de prendre activement part à toutes les batailles de la liberté. A chaque occasion de péril, ils courent se ranger sous la bannière des confédérés. En 1444, leurs guerriers meurent à Saint-Jacques pour la cause commune; à Grandson (1476) leur contingent est à l'avant-garde; à Morat, trois cents des leurs, réunis aux gens de l'Entlebuch, sous le commandement de Hans de Hallwyl, s'emparent d'une partie des canons de Bourgogne, si bien que, pour reconnaître ce brillant fait d'armes, Berne autorise les bourgeois de Thoune à mettre dorénavant dans la bannière de leur ville une étoile d'or au lieu d'une noire. L'année suivante, à la bataille de Nancy, seize années après à celle de Marignan, il y a encore des Thounois. La Réforme, au seizième siècle, ne rencontra aucune opposition dans la petite cité, qui, sur l'ordre émané de Berne, dit un publiciste local, se hâta « de brûler les idoles », et contribua même à réprimer l'insurrection des vieux-croyants à Interlaken. Lors de la conquête du pays de Vaud

par les Bernois (1536), les gens de Thoune se signalèrent de nouveau par leur bravoure, et enfin, le 5 mars 1798, ils furent de la poignée de braves qui repoussèrent si énergiquement le général Brune à Neueneck. Quelques jours après, la vieille Confédération se trouvant dissoute, on planta un arbre de liberté à Thoune, et cette ville se vit ériger en chef-lieu d'un nouveau canton, celui de l'Oberland : apogée de fortune glorieuse, mais bien éphémère, car, à trois années de là, Thoune et tout l'Oberland furent réincorporés définitivement dans le canton de Berne.

La plus ravissante promenade que l'on puisse faire aux environs immédiats de Thoune est celle de la Bächimatte et de la Kohleren.

La Bächimatte est cette vaste prairie entourée d'une belle allée d'arbres que l'on rencontre, au delà du faubourg de Hofstetten, sur la rive droite de l'Aar, juste en face de Scherzlingen, la station de bateaux à vapeur la plus rapprochée du lac. Là s'élève, au pied d'une hauteur boisée, un manoir rural assez singulier, appelé la Chartreuse. De loin, l'édifice, avec sa tour en forme de clocher, a un peu l'air d'une église ; mais la ligne avenante de vérandas qui règne tout autour de la façade et le monument élevé dans le parc en l'honneur du troubadour de Strättlingen, décèlent bientôt une demeure profane, une pure résidence aristocratique. Des strophes sont peintes en vieux caractères gothiques sur les murs du promenoir à colonnades : naïve légende qui raconte l'histoire de cette maison vieille de cinq cents ans, et dont voici tant bien que mal le sens.

« Le chantre de Strättlingen a bâti cette demeure (son manoir d'origine se voit de l'autre côté du lac) ; ayant glorieusement fait ses preuves en amour comme en guerre, il était le bienvenu des dames et des chevaliers ; il tenait en grand honneur les chansons et le vin, et il affronta courageusement les orages de la vie.

« Ensuite, la veuve de Krauchthal hérita le manoir ; elle pleura son époux quarante années, semant la concorde, les aumônes, et soulageant les maux, dans toute la contrée ; nulle ombre n'obscurcit ses bonnes œuvres. Dame Anna, renommée pour ses richesses et sa charité, fut en reconnaissance appelée la mère du pays.

« Et lorsqu'on comptait l'an 1460, une petite cloche plaintive et sourde appelait ici à l'autel les pieux chartreux pour y dire messe et vêpres ; le *memento* seul retentissait sur leurs pâles lèvres, mais leur esprit soupirait après le *requiem* céleste.

« Puis le temps, dans son cours rapide et agité, fit succéder ici mainte vicissitude ; voici que maintenant, dans cet asile de la tempérance, on presse les fruits dorés de la vigne ; chevaliers et moines ont disparu pour faire place à une paysanne berçant son gros enfant fleuri.

« Alors un grand bruit assourdit les oreilles : la hache et le ciseau retentissent ; une haute tour s'élève peu à peu des débris, et l'on construit des portes et des colonnades. Nous voyons revivre le temps jadis, nous sentons s'agiter le temps actuel ; nous prenons plaisir soit au passé, soit au présent.

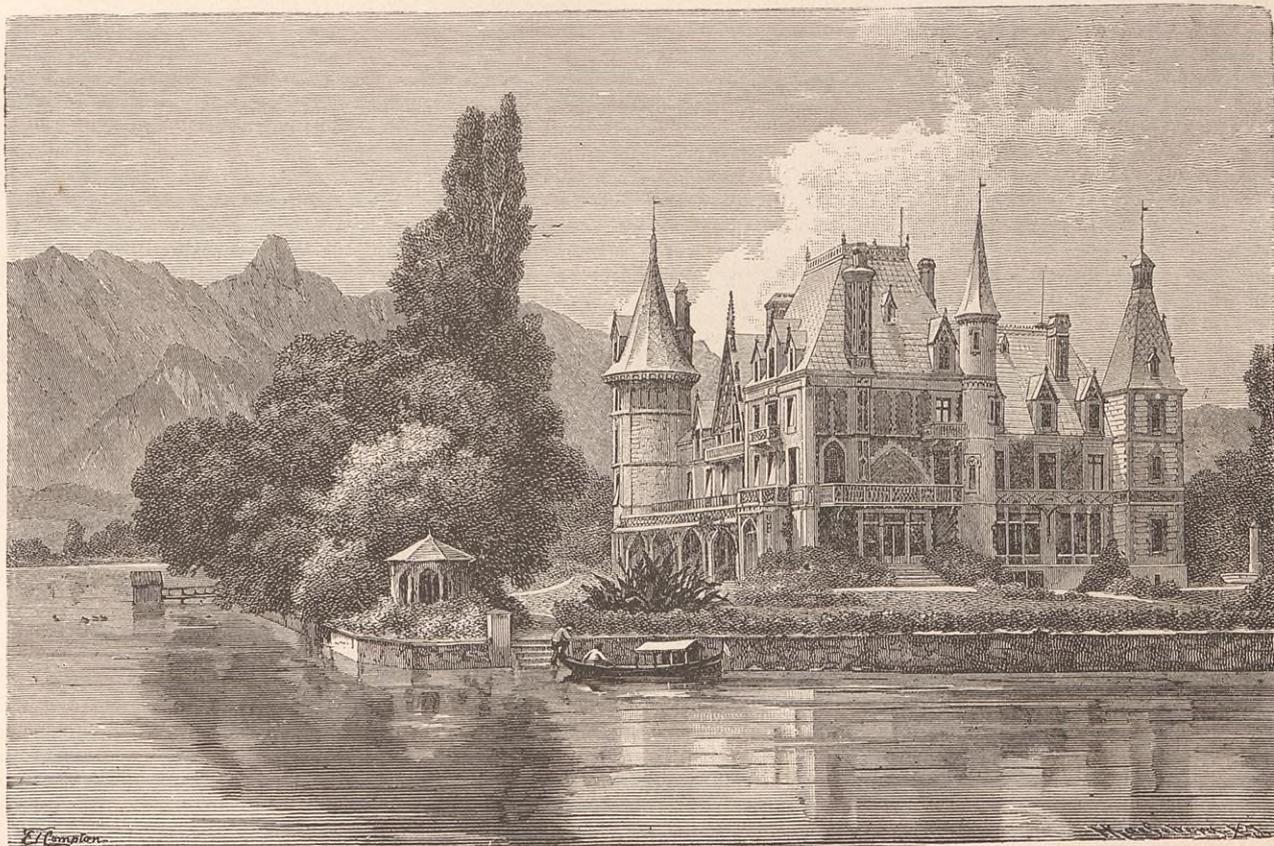


L. AAR A THOUNE.

L. Aar a Thoune

« Que désormais on voie s'allier ici la noblesse d'âme du chantre, la bienfaisante charité de la veuve, la piété désintéressée des moines et le contentement d'esprit de l'agriculteur. Oh ! puisse tout cela s'unir et habiter sous ce toit, tant que le soleil éclairera ce coin de pays ! »

Traversons maintenant le jardin, puis le pont jeté sur le Hünibach. Nous voici à l'entrée de la gorge de Kohleren. Cette fissure étroite, aux parois hautes de plusieurs centaines de pieds, a été creusée au cours des siècles par le torrent qui tombe en cabriolant des plateaux boisés d'alentour. Un beau chemin garni de bancs monte en zigzag jusqu'à la forêt, et ensuite, par une série de hameaux paisibles, jusqu'à l'arête supérieure (500 mètres) qui porte le nom de *Haltenegg* (Coin de halte). De ce « signal », la vue est splendide sur le lac de Thoune ; regardez : voici, en bas, se mirant dans la nappe



LE CHATEAU DE SCHADAU.

d'azur, les châteaux de Schadau, de Hünegg et d'Oberhofen ; voici, plus haut, la chaîne ininterrompue des cimes géantes de l'Oberland depuis l'Altels jusqu'à l'Eiger ; en deçà, d'un côté, le Beatenberg, dont la croupe s'incline vers les flots ; de l'autre, le Niesen, qui sort d'une sombre futaie sa tête pyramidale, et le Stockhorn au front conique, sorte de pierre limitrophe des Alpes vers l'Uechtland (1) ; voici également les âpres fissures par où se dégorgeaient les flots tumultueux de la Simme et de la Kander ; puis, pour achever le panorama, la ville de Thoune avec son Allmend, où l'Aar serpente capricieusement avant de disparaître sous les berges morainiques de Thungschneit ; plus loin, derrière le Belpberg, la presqu'île de Berne, et enfin, fermant l'horizon du côté du nord, la ligne bleuâtre du Jura. N'est-il pas vrai que le point de vue mérite la promenade ?

(1) *Uechtland* signifie : pays désert ; mais il y a beau temps que cette région berno-fribourgeoise ne mérite plus ce nom.

J'ai dit que le district compris entre l'Aare, le Stockhorn, la Kander et le lac de Thoune, était un coin de pays à part, un territoire d'érosion qui doit son caractère et son relief actuels à une série de phénomènes géologiques contemporains du mouvement de retrait des anciens glaciers. Les savants suisses ont écrit nombre de livres (1) sur ce grave sujet, dont je me contenterai, avec votre aveu, de dire quelques mots. Revenons donc un instant seulement aux jours lointains de l'époque quaternaire. En ce temps-là, s'il vous en souvient, les glaciers alpestres avaient poussé une pointe formidable dans le bas pays. Du confluent de Thoune, ceux de la Kander, du Simmenthal et de l'Aar descendirent la pente de l'Uechtland pour aller se souder, près de Berthoud, à la gigantesque coulée du bassin du Rhône, extravasée, on l'a vu plus haut, jusqu'à l'Argovie; puis vint le moment où, avec la fonte de ces masses glaciaires, commença le travail d'érosion qui a modelé les vallées actuelles. Le lac de Thoune, qui, primitivement, s'étendait à l'ouest jusqu'aux coteaux de Thierachern et d'Uetendorf, à l'est



CHATEAU DE HUNEGG.

jusqu'à Steffisburg, se vit peu à peu resserré dans les limites qu'il a aujourd'hui; mais entre lui et la Kander demeurèrent les puissantes digues morainiques de Strättlingen et d'Einigen. Le torrent, que celles-ci empêchaient de s'écouler dans le lac, se fraya un chemin par l'étroit vallon que suit présentement le torrent de Glütsch, et déboucha, entre Amsoldingen et le Ruchholz, dans l'expaine lacustre qui est devenue l'Allmend de Thoune, pour courir se jeter dans l'Aar un peu en amont du point où y afflue la rivière de Zulg. Pour un cours d'eau aussi sauvage et aussi chargé de galets, ce thalweg à faible déclivité était, à coup sûr, un très-mauvais chemin. Il en résulta que le torrent, gêné d'ailleurs par la Zulg qui, au point terminal de son voyage, venait le refouler à angle droit, emplit de ses incessantes bavures tout l'espace plan livré à ses flots. Les atterrissements allèrent si bon train que l'Aar, gênée à son tour par l'amas latéral de boues et de

(1) Voyez, entre autres : *Die Kander im Berner Oberland; ein ehemaliges Gletscher-und Flussgebiet*, par M. Isidore Bachman, Berne, 1870.

galets que lui opposait la rivière vassale, resta comme en suspens sur la promenade actuelle du Schwäbis (1).

Un avenir de marécages toujours plus prospères s'offrait dès lors au pays entier, d'Uetendorf à Allmendigen et à Scherzlingen ! A chaque crue un peu forte des eaux courantes, toutes les rives basses de Thoune, y compris les rez-de-chaussée des maisons, devenaient la propriété des carpes du lac ; à la faveur de cette douce moiteur du sol et de l'air, le nombre des crétins croissait à vue d'œil, et maintes fois même les effets de l'inondation se firent sentir jusqu'aux quartiers inférieurs de Berne (Aarziehle et la Matte). Force fut d'aviser, et c'est alors qu'on résolut de percer la colline de Strättlingen,



LA BLÜMLISALP : VUE DU LAC DE THOUNE.

afin d'ouvrir à la Kander un canal de dérivation vers le lac. L'opération, qui fut couronnée d'un plein succès, eut lieu en 1714. Depuis cette époque, le niveau de la terrible rivière s'est considérablement abaissé ; son ancien lit, facile à reconnaître, s'est couvert, ainsi que les nouvelles *terrasses* ou collines-moraines que le retrait des eaux a laissées surgir, d'un gracieux revêtement de végétation libre et spontanée, où les plantes de la plaine coudoient les espèces alpines dont les semences ont été entraînées par les torrents.

De Scherzlingen, puis de Schadau, les bateaux qui remontent le lac de Thoune serrent premièrement la rive droite sous Hünegg, Oberhofen et Gunten, pour obliquer ensuite à l'ouest vers la langue de terre qui enferme la baie de Spiez. A ce point transversal du trajet, les superbes massifs de la Blümlisalp

(1) Le nom même en fait foi : *Schweben*, être suspendu, planer

et du Doldenhorn, qui régnaient d'abord en maîtres sur l'horizon, commencent à se déplacer, et la seconde de ces montagnes se trouve même en partie masquée par une autre cime hardie projetée devant elle. En revanche, le groupe du Balmerhorn et de l'Altels, ainsi que le cône brillant du Rinderhorn, au pied duquel serpente le défilé de la Gemmi, dégagent nettement leurs reliefs. En deçà se dresse, de plus en plus magnifique à voir, la pyramide penchée du Niesen.

C'est près du charmant village de Spiez, si bien enfoui dans ses drus vergers, que s'ouvre la fameuse vallée alpestre du Simmenthal, longue de treize lieues environ, sur une largeur maximum d'un kilomètre au plus. Des deux chaînes de montagnes qui la bordent, l'une, qui commence au Stockhorn, la sépare du pays de Gessenay, l'autre, dont le Niesen forme l'amorce du côté du lac, la



OBERHOF.

sépare de la vallée oberlandaise de la Kander. Le Stockhorn, haut de 2,193 mètres, présente la figure d'une tour ; à ses pieds se trouve tout d'abord le superbe village d'Erlenbach, célèbre par ses foires de bétail simmenthalois, qui attirent une innombrable affluence d'acheteurs non-seulement de tous les cantons suisses, mais encore de la Franche-Comté, de l'Alsace, de l'Allemagne et de l'Italie même. Le champ de foire d'Erlenbach est d'ailleurs à lui seul une curiosité. Ce n'est pas un de ces espaces nus et déserts, bordé tout au plus d'un rideau d'arbres, tels qu'on en voit à peu près partout ; c'est une suite de clos ombrés, qui se compose des prés situés entre la Simme et la route du Haut-Simmenthal, et des pacages odorants qui occupent le revers le plus proche du mont. Cet ensemble de parcs mesure en longueur un espace de plus de 600 mètres. Pour surcroît d'originalité, les quatre ou cinq mille bêtes mises en vente dans ces belles prairies y jouissent, comme aux mayens, d'une liberté pleine. Et Dieu sait si elles en usent ! Aussi leurs courses et leurs cabrioles, le tintement varié de leurs sonnailles, dont l'écho répète au loin l'harmonieuse musique, joints aux aspects grandioses

du paysage environnant, produisent-ils sur l'âme du touriste une impression que, de longtemps, il ne peut oublier.

Le mont Niesen, d'une altitude supérieure à celle du Stockhorn (2366^m), a la crête plus étroite encore ; cinq ou six personnes ont peine à s'y tenir ensemble. De son sommet, près duquel se trouve, je l'ai dit, un petit hôtel, on aperçoit la Dent de Morcles et même le Mont-Blanc. Une vieille tradition oberlandaise affirme que c'est du Niesen que le Christ s'est élancé pour monter au ciel ; je ne discuterai point la question, estimant qu'étant donnée une telle ascension, le choix du hausse-pied n'importe plus guère.



OBERHOFEN.

A l'entrée inférieure de la vallée, au pied de la Burgfluh, est le riche village de Wimmis, dont les murs ont été détruits dans les anciennes guerres de Messieurs de Berne contre les hobereaux de la contrée ; il lui reste toutefois son château. Un pont hardi y enjambe la Simme dont les flots raclent en grondant les contreforts rocheux du Stockhorn. Au sud-est de Wimmis, la belle route de montagne atteint Weissenbourg. Au-dessous de ce petit hameau, composé seulement de quelques maisons, sommeille dans une gorge profonde, que le soleil, au cœur de l'été, ne visite que deux ou trois heures par jour, un établissement de bains sulfureux très-fréquenté dans la belle saison. Je ne connais guère, même en Suisse, de solitude plus poétique et plus ombreuse que ce Kurhaus enveloppé d'un air chaud et d'une splendide frondaison alpestre. La source thermale y jaillit d'une fente de rocher cachée entre le torrent de Bünschi et des parois de montagnes à pic.

Une heure plus loin est Boltigen, d'où le touriste peut se rendre à Bulle par des cols d'un accès

facile ; plus loin encore, près de Littisbach, voici les ruines du château fort de Laubeck. Les Thounois, au temps jadis, sont venus faire là, à ce qu'on raconte, un étrange sabbat.

Un jour qu'ils s'ennuyaient, nos citadins convinrent d'entreprendre une expédition dans le Simmenthal, et il fut décidé que Laubeck en serait le premier objectif. La troupe vaillante se met donc en route, mais non pas seule ; une foule de femmes et de jeunes filles lui emboîtent le pas délibérément au son de la musique. Arrivés à l'énorme roche qui pend au-dessus de la Simme, les conquérants



WEISSENBURG.

tiennent conseil. Prendre Laubeck n'est point une affaire ; il s'agit seulement de le prendre sur un mode nouveau. Une danse monstre s'organise devant le castel étonné ; hommes et femmes y vont de tout cœur, selon la cadence ; puis, cette première phase du travail d'approche une fois accomplie, on donne l'assaut de la même humeur. Tout succède, par grâce d'en haut, suivant le devis des joyeux guerriers, qui, une fois maîtres du château, continuent leur marche, sans plus de façons, sur Gessenay : page glorieuse, n'est-il pas vrai, et d'une gloire tout originale, que j'ai eu grand tort d'omettre plus haut dans mon résumé des états de service des Thounois.

A ce rocher de Laubeckstalden commence le Haut-Simmenthal, dont le grand village de Zweisimmen (les deux Simme), au confluent de la grande et de la petite Simme, occupe l'endroit le plus large. Sa ligne sinueuse, qui s'approche de plus en plus des grandes Alpes, se déroule jusqu'au superbe

cirque terminal de la Lenk ou An der Lenk. A deux lieues au-dessus de cette bourgade (1) se trouvent les sources de la Simme, les Sept-Fontaines (*Sieben-Brunnen*), comme on les appelle, bien qu'il y en ait tantôt davantage et tantôt moins ; elles jaillissent d'une haute paroi de rocher dans une large cuvette moussue, au pied du glacier de Rätzli, qui descend du Wildstrubel. Près de la Lenk s'ouvre le pittoresque vallon d'Iffigen : on a vu ci-dessus que, des chalets qui portent ce nom, un sentier de montagne conduit au col du Rawyl, frontière du Valais et du canton de Berne.

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, le village de la Lenk a eu le même sort qu'avait eu, en 1862, celui de Zweisimmen : un incendie l'a détruit entièrement dans la nuit du 16 au 17 juillet 1878 ; seul, l'établissement de bains, situé un peu à l'écart, au pied de la hauteur nommée Hohliebe, a échappé au sinistre.

Il nous reste à reprendre maintenant, au golfe de Spiez, notre rapide navigation sur le lac de Thoune. Le vieux château qui domine là le splendide hôtel (*Spiezerhof*) bâti sur le quai, fut fondé, dit-on, par Attila : origine vénérable, à coup sûr, et dont rien n'autorise à nier l'authenticité. Dans l'histoire ultérieure de ce castel, les grands noms d'ailleurs ne font pas défaut ! La fameuse famille des Strättlingen, dont était, paraît-il, ce comte Rodolphe par qui fut érigé, au neuvième siècle, le royaume de Bourgogne Transjurane, habita, au temps de la chevalerie, le manoir de Spiez, et y tint la fameuse *Cour d'or* (*Gülden Hof*) célébrée par les vieilles chroniques. Le plus connu de ces Strättlingen, dont le château primitif se dresse encore au sud de Gwatt, sur une ancienne terrasse morainique de la Kander, fut, au treizième siècle, « Sire Henri », le troubadour que j'ai déjà mentionné plus haut. Trois chants nous restent de lui, que M. de Hagen a publiés en 1838 à Leipzig dans son recueil des *Minnesinger*. De quoi ils traitent ? de peines d'amour, comme bien vous pensez, et le porte-messages du cœur féru est un rossignol. S'il faut en croire une romance écrite dans la langue du temps, et analysée par M. Roth, la bien-aimée de sire Henri répondait au nom harmonieux d'Ida.

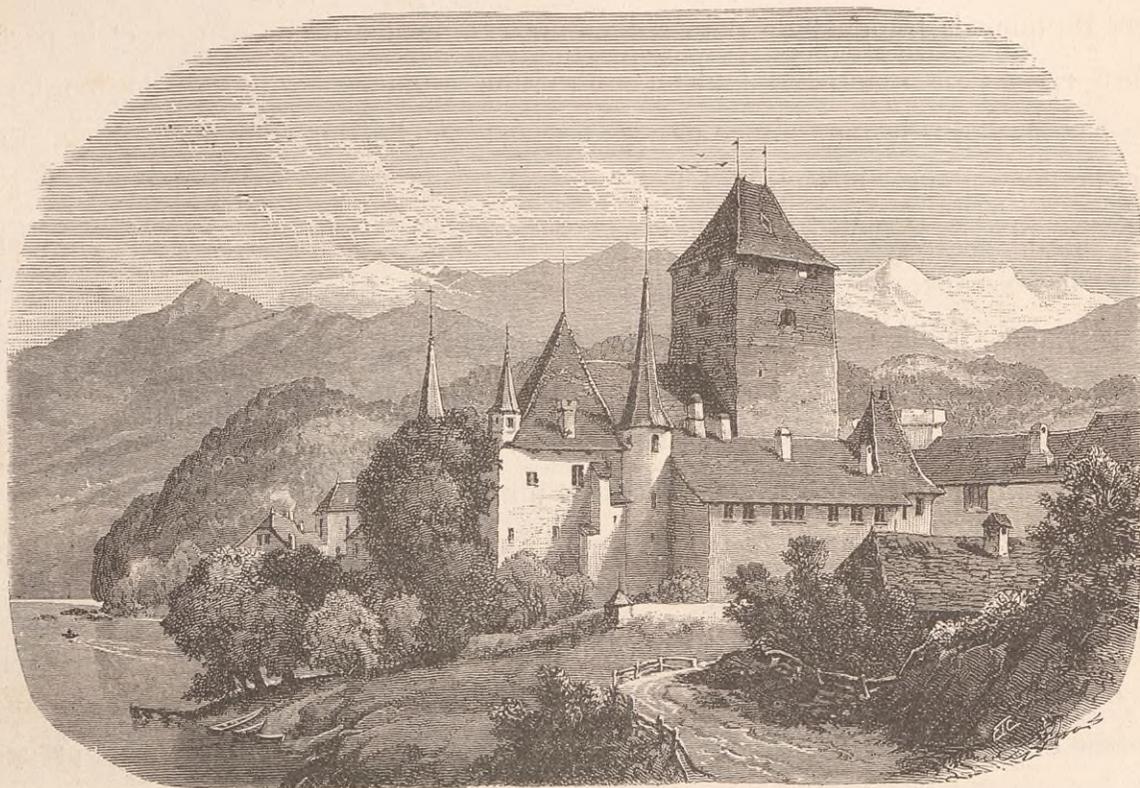
Et voici, toujours d'après la chanson, la brève histoire de leurs amours. Le chevalier Henri était un doux chantre, et dans la fleur de l'adolescence. Sa voix claire et sonore, « musique aussi délectable que le ramage des oiseaux, charmait les forêts et les bruyères ». Ida, qui demeurait sur la rive opposée du lac, « était une belle vierge ; oui, vraiment, c'était un idéal de beauté, de perfection, de vertu », qui surpassait en éclat les autres femmes, « comme, à l'aurore, la rose l'emporte sur les fleurs des champs ». La première fois que sire Henri l'aperçut, l'amour s'empara de son cœur, et tous ses efforts pour l'en chasser restèrent d'autant plus vains, qu'Ida l'aimait de son côté. Personne n'avait été témoin de leurs serments, que le hêtre à l'ombre duquel, un jour, ils s'étaient juré fidélité.

Or sire Henri avait accoutumé de monter le soir sur une éminence ; là il agitait un flambeau dans les ténèbres pour annoncer à sa bien-aimée qu'il allait traverser le lac et se rendre auprès d'elle ; après quoi, il s'élançait dans un canot, et, « les mains enlacées, ils s'oubliaient maintes longues heures à deviser d'amour ». Par malheur, vivait dans un château voisin un hobereau hargneux et hautain, vraie nature de loup ; « aussi l'appelait-on dans le pays Sire *Wolfhart* (le rude loup) d'Oberhofen ». Un jour que ce seigneur partait à cheval pour la chasse avec sa valetaille, il vit Ida se promenant dans son jardin, et il jura « qu'elle serait à lui ». Jour et nuit donc, il la fit épier par ses gens, qui finirent par s'emparer d'elle ; puis, le rapt accompli, ils jetèrent dans le lac la robe d'Ida, afin qu'on crût que la jeune fille s'était noyée en se baignant. Ni ruses ni menaces ne purent toutefois triompher de la vertu de la belle captive, tant et si bien que le *Wolfhart*, exaspéré de ses refus et de ses mépris, donna l'ordre à ses valets de jeter la « donzelle » dans un cachot et de l'y laisser périr de faim ; mais, par la grâce de Dieu, le vieux geôlier eut pitié d'elle, et lui donna secrètement des vivres.

Le soir de l'enlèvement, sire Henri avait traversé le lac comme d'habitude, et sans avoir le moindre soupçon. Quand il arriva sur la rive et qu'il n'y trouva que les vêtements de sa bien-aimée au lieu d'elle, il la crut noyée, et son cœur fut pris d'une inguérissable douleur. « A la place où, pour la dernière fois, il avait vu son Ida, il érigea une table de marbre, où fut gravée une violette fleurie à la tige brisée, emblème de son amour malheureux. » Puis il quitta secrètement son château pour aller se réfugier en Souabe, à la cour de Frédéric, le « noble Staufén », qui régnait alors sur l'Empire d'Allemagne. Deux années et plus, sire Henri resta en terre étrangère ;

Benjamin

mais ni l'éclat de la cour ni les lauriers ne purent calmer sa douleur ; un beau jour, le mal du pays le ramena dans l'Oberland. « Arrivé au bord du lac, il dirigea tout d'abord ses pas vers la table de marbre. Là un spectacle étrange s'offrit à ses yeux : une seconde table avait été érigée à côté de la sienne. On y avait également gravé une violette ; seulement la tige en était vigoureuse et belle, comme cela doit être. C'était un grand prodige, et, à cette vue, sire Henri sentit tout son sang lui refluer du cœur aux joues. C'est que, dans l'intervalle, le méchant *loup* était mort, et son fils avait remis en liberté tous les prisonniers du donjon, y compris la belle jouvencelle. Sire Henri se hâta de voler à la recherche de celle-ci, et il la retrouva aussi ravissante à voir qu'elle l'avait été auparavant. » Décrire les transports des deux amants, « je ne le puis ni ne le



CHATEAU DE SPIEZ.

veux », ajoute la chanson. « Cette merveilleuse histoire se répandit bien vite au loin à la ronde. Alors aux jours d'épreuves succéda un joyeux hymen, et les deux époux vécurent encore longtemps, heureux et honorés... Ici finit le conte d'Ida et de Henri. »

A partir de Spiez, le bateau reprend le milieu du lac. A droite, une immense forêt, composée principalement de hêtres, voile aux regards du voyageur le hameau et les bains de Faulensee situés aux bords du lac du même nom ; plus loin, du même côté, on aperçoit, au pied du Niesen, qui la domine de toute sa hauteur, la délicieuse colline de Hondrich, et, au delà, sur un revers ombreux de montagne, l'église blanche du village d'Aeschi. Sur la rive opposée, au débouché de la vallée qu'arrose le torrent de Justi, sommeille le hameau à demi sauvage de Merlingen. La puissante paroi de la Gemmenalp projette ici un cap rocheux appelé *Nase* (le Nez) ; ce promontoire une fois franchi, le paysage change de caractère. Les cimes glacées de la Blümlisalp, du Doldenhorn, de l'Altels et du Rinderhorn, qui donnaient un cachet si grandiose à la partie inférieure du lac, se sont effacées définitivement à l'horizon. La Jungfrau, le Mönch, l'Eiger,

le Schreckhorn et le Wetterhorn, après s'être montrés un instant à l'opposite, ont aussi disparu de la scène. Le bassin lacustre se rétrécit ; une ligne de sommets secondaires domine immédiatement le rivage, et ce monde alpin, ainsi rapetissé à l'œil, n'en paraît que plus sombre et plus sauvage ; tout à l'heure vous en mesuriez de loin le relief houleux ; c'est lui à présent qui pèse sur vous et vous écrase presque. Le lac s'infléchit à l'est de plus en plus ; encore quelques tours de roue, et le bateau touchera à Därlingen, où vous attend le mignon railway du Bœdeli. Une dernière montagne, abrupte et garnie de forêts, se dresse à votre gauche : c'est le Beatenberg, ainsi nommé de saint Bêat, qui, dit-on, évangélisa le premier ces contrées. Libre à vous, si vous êtes en goût de pèlerinage, d'aller



AU BEATENBERG.

rendre visite à la grotte, intéressante d'ailleurs comme curiosité naturelle, où vécut, puis mourut, il y a bientôt dix-huit siècles, l'apôtre en question. Sur ce même mont de Saint-Bêat, rapporte la tradition, se trouvait autrefois, marquée par un buisson de saules, la borne légale de l'Autriche, c'est-à-dire la limite entre les terres seigneuriales, d'une part, et, de l'autre, les terres libres relevant immédiatement de l'Empire ; l'historien national Jean de Müller remarque même que Rebmann a consigné le fait dans son poëme *Sur le Stockhorn* :

Au haut des montagnes, tu vois,
 Sur un rocher, non loin d'un bois,
 Du saule autrichien la souche,
 Près de la froide femme en couche (1),
 Près du ruisseau de Saint-Bêat.

(1) Nom donné à une cavité de rocher, au Beatenberg.

— *Därtingen! Aussteigen!* Därtingen, tout le monde à terre! — Vous vous installez à l'aise sur l'impériale d'un des élégants wagons du train-miniature; le sifflet de la machine se fait entendre, et vous voilà cheminant, de l'allure d'un âne qui sommeille, vers la délicieuse station d'Interlaken. Six minutes au plus de trajet; mais, pour le touriste nouveau venu en ces parages, ce bout de chemin a quelque chose de mélancolique et d'étrange. L'arête rocheuse de l'Abendberg, que vous frôlez presque au passage, vous étreint à droite de sa masse pesante; à gauche, s'étire le bassin terminal du lac, sur les flots duquel vous êtes suspendu. Vous traversez un petit tunnel ou plutôt une arcade, et vous voici aux bords de l'Aar. En face, sur la rive septentrionale, vous apparaît l'ancien débarcadère, aujourd'hui délaissé, de Neuhaus; à gauche, sur un îlot de la rivière, à son embouchure dans le lac, le château ruiné de Weissenau; à droite enfin, s'élèvent les accotements boisés de l'avant-mont. Quelques secondes encore, et vous posez le pied sur cette fameuse plaine du Bodeli, vrai seuil de cet Oberland que votre œil curieux a tant contemplé de la plate-forme du Münster de Berne ou de la terrasse du Schänzli.



MOULIN SUR LE LAC DE THOÛNE.



TOURISTES A INTERLAKEN.

CHAPITRE IX

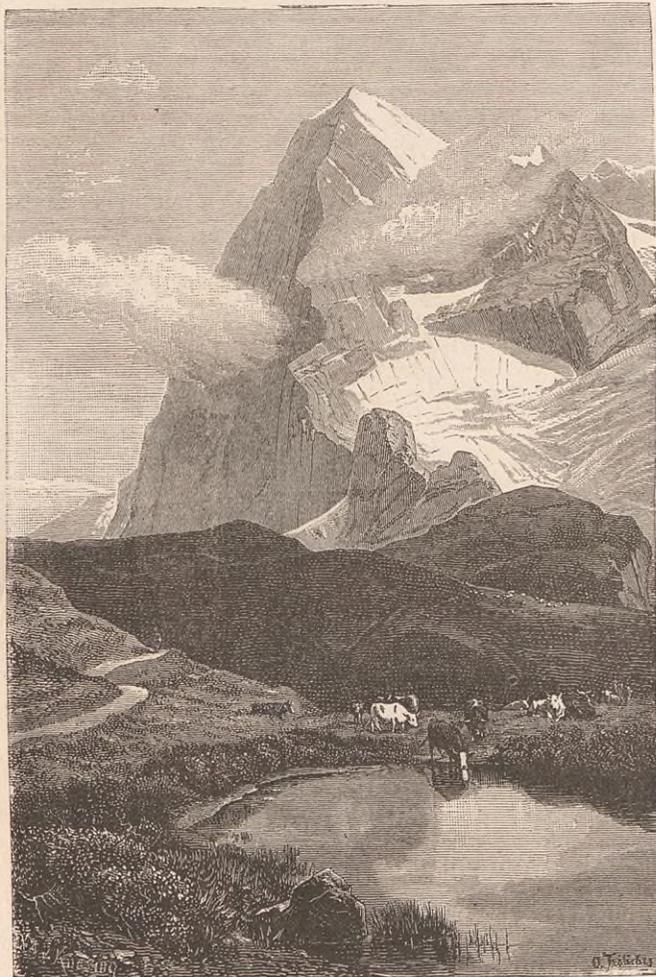
La plaine du Bodeli. — Unterseen et Interlaken. — Vieux noyers, vieux couvents, vieilles mœurs. — Des chalets oberlandais et de l'architecture de bois en général. — Le cercle des avant-monts. — Les lutteurs alpestres. — La vallée de Lauterbrunnen et le Staubbach. — Mürren, le Schmadribach; la Wengernalp. — Grindelwald. — Au Faulhorn. — Le lac de Brienz et le Giessbach. — Meiringen; le Hasli; « les pèlerins de la famine ». — Le Gademthal. — La route du Grimsel.

I

A vos premiers pas sur le Bodeli, il se peut pourtant que vous éprouviez quelque déception. Eh quoi ! est-ce là l'entrée de ce paradis si vanté de tous les touristes ? Le chemin poudreux file tout d'abord en ligne droite à travers une plaine marécageuse, le long d'un rideau de grêles peupliers ; à droite et à gauche se dressent des parois de montagnes dont l'aspect n'a rien d'extraordinaire ; en arrière, le lac de Thoue a disparu lui-même comme escamoté par un fouillis monotone d'arbustes. Patience ! la nature ici n'étale pas d'un coup ses plus beaux décors ; elle semble au contraire mettre une sorte de coquetterie à n'exhiber que pièce à pièce les magnificences qu'on vous a promises. Allez, vous dis-je,

et surtout ne quittez point de l'œil la muraille alpestre qui est à droite. Tenez : voici qu'une brèche commence à s'y dessiner ; quelques sommets tachetés de neige pointent dans l'ouverture. Allez encore : la brèche s'élargit, ses contours s'harmonisent, et une première montagne, simple de lignes, l'Eiger à la double arête, l'emplit tout entière. Un peu plus loin, une seconde cime apparaît, aux flancs âpres, au manteau de neiges lacéré ; par l'ensemble de sa figure, elle rappelle un peu une cape de moine : aussi a-t-elle nom le *Mönch* (1). Enfin, une troisième sommité vient se placer dans l'embrasement de plus en plus ample de la vallée : c'est la virginale Jungfrau.

Voilà donc d'abord, comme acompte, un premier trio de montagnes, ayant chacune sa physionomie,



L'EIGER.

sa couleur, son mouvement propres. Avancez toujours. L'optique change : au pont de l'Aar, l'Eiger a perdu une de ses arêtes ; quelques instants après, le Mönch, à son tour, est échanuré. En revanche, la splendide Jungfrau occupe toute la scène, laissant choir négligemment la draperie flottante et immaculée de ses frimas. Vous approchez d'Interlaken.

Interlaken, à proprement dire, n'existe pas ; mais on a pris l'habitude de désigner plus spécialement sous ce nom la longue avenue, — *Höheweg*, chemin d'en haut, — qui va du village d'Aarmühle au pont supérieur de l'Aar, dans la direction du lac de Brienz, et qui est, l'été, une sorte de Longchamp perpétuel, où se presse la foule élégante des touristes de toute nationalité.

Il fut un temps où une nappe d'eau continue s'étendait de Thoune à Brienz et, au delà même, vers le Hasli ; les deux lacs n'en faisaient alors qu'un seul. Ce sont les apports de boues glaciaires et de galets charriés des hautes cimes de l'Oberland par les deux Lütshines réunies qui

ont formé la plaine du Bördeli et séparé les bassins lacustres. Peu à peu ce terrain d'alluvion se recouvrit de végétation, et l'on se mit à défricher et à prendre gîte en ce pays d'*Entre-lacs*. Une première bourgade, *Unterseen*, dont le nom allemand répond précisément au latin *inter lacus*, s'éleva au pied du Harder, sur la rive droite de l'Aar ; en deçà se bâtit Aarmühle ; plus haut, près du *Höheweg* actuel, s'établit un couvent, en même temps que sur chaque colline surgissait un *burg* féodal. Le travail de transformation commencé par les eaux fut ainsi achevé par les hommes, si bien qu'aujourd'hui Unterseen, Aarmühle et Interlaken ne font plus qu'une seule agglomération. Quant à la Lütchine, cette active ouvrière de la première heure, on lui a signifié qu'on n'avait plus que faire dorénavant de ses services : la gaillarde eût été capable, dans ses caprices, de gâter complètement l'excellente besogne dont

(1) Mot allemand qui signifie *Moine*.

elle avait pris l'initiative. On lui a donc creusé un canal par où on l'a envoyée, bon gré mal gré, gagner au plus court le lac de Brienz.

C'est, on le sait, sur le Höheweg que s'échelonnent les hôtels, les chalets et les magasins luxueux d'Interlaken. Toute l'Europe a flâné sous les superbes noyers qui bordent au sud cette avenue. Superbes et vénérables, ces noyers-là le sont entre tous. A M. Rambert, qui les aime comme ils le méritent, de vous en parler aussi comme il faut : « Bon air, bon sol, dit-il dans son charmant recueil des *Alpes suisses*, rien ne leur manque. Ils ont la vie longue et la vieillesse prospère. J'ai vu des peintres délicats qui



LA JUNGFRAU, VUE D'INTERLAKEN.

méprisaient le noyer comme une espèce lourde et vulgaire, et en parlaient de la même façon que de certaines races de bétail, excellentes pour l'engrais, ingrates pour l'art. Il est vrai que c'est un arbre plantureux, aux branches cossues, aux masses arrondies, aux feuilles épaisses, à la senteur aromatique et légèrement huileuse ; mais, du moins, est-ce un arbre qui donne de l'ombrage et qui habille la terre largement. Il n'a rien de délié, rien de grêle non plus ; jusque dans les dernières ramifications, jusque dans les pédoncules et les nervures de la feuille, il y a des canaux ouverts et du suc pour les remplir. C'est ainsi que le paysan entend les recherches du luxe, plutôt abondance que finesse, et je ne me représente les noces de Gamache que célébrées sous des noyers. Il faut plaindre la peinture, si réellement elle s'accommode mal d'une grasse métairie et de beaux noyers alentour, épais et gorgés de sève. La métairie manque à ceux d'Interlaken, et l'on sent quelque contraste entre l'élégance

soignée de ces hôtels confortables et l'opulente simplicité de ce feuillage bien nourri. Toutefois le contraste est moins grand qu'on ne le supposerait : ce sont des noyers de race, et, l'âge aidant, ils ont pris plus de physionomie ; ils ont des mouvements de branches plus imprévus, des formes plus accidentées. »

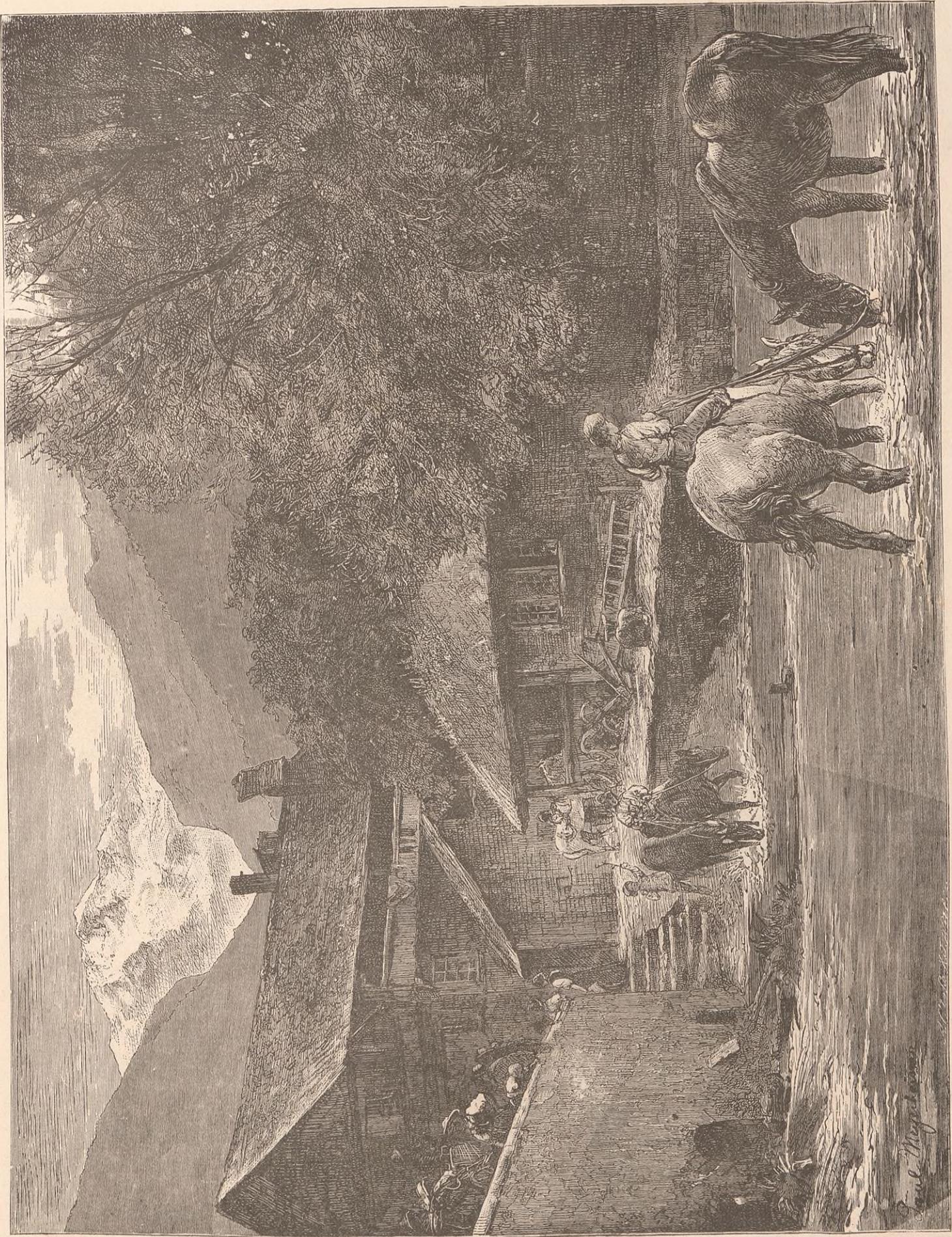
C'est à l'ombre de ces beaux arbres que s'élevait le fameux couvent, — il en reste encore des ruines utilisées pour le mieux, — qui étendit jadis sa domination du Grimsel au Beatenberg. Fondée vers 1130 par un chevalier de la famille d'Oberhofen, pour trente moines de l'ordre de Saint-Augustin, cette abbaye devint bientôt une des plus riches de l'Helvétie. J'ai dit qu'en 1198 l'empereur Henri VI en avait décerné le protectorat à la ville de Berne. Au treizième siècle, les paysans vassaux, un peu trop pressurés par la pieuse maison, se révoltèrent ; mais ces rustres avaient compté sans l'alliance du glaive et du capuce ; Berchtold V accourut et fit d'eux pâtée pour les chiens.



VIEUX COUVENTS, VIEUX NOYERS.

En 1315, les augustins d'Interlaken, dévoués à l'Autriche, forcèrent ces mêmes paysans d'aller partager à Morgarten l'épique défaite du duc Léopold. Quelques années après, nouvelle insurrection des Interlakois, secourus cette fois par les montagnards de l'Unterwalden : il ne fallut rien moins que l'intervention collective des Bernois et des Soleurois pour sauver le couvent et les religieux. Par représailles, plusieurs villages furent brûlés, et un joug plus dur que jamais s'appesantit sur les vaincus. En 1445, les habitants des vallées, de plus en plus exaspérés, se réunirent à Aeschi afin de s'entendre sur les moyens de rompre le lien commun de servitude. En cette occurrence, les moines composèrent ; ils admirent au nombre de leurs vassaux libres les villages de Grindelwald, Iseltwald, Lauterbrunnen, Hakbern et Matten, moyennant quoi, le pays fut un peu plus calme.

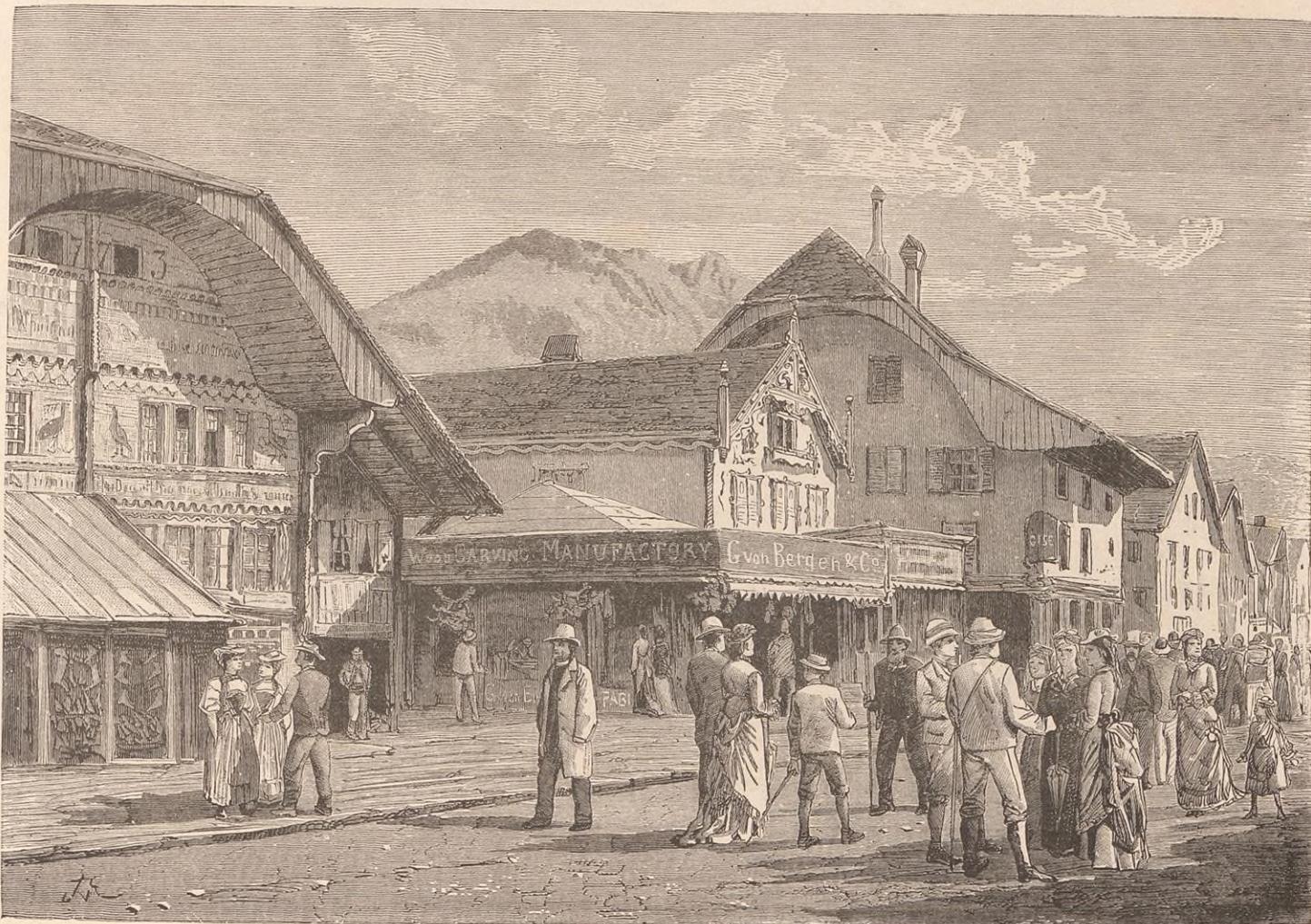
Par malheur, les richesses inouïes du couvent ne suffisaient pas aux excès plus inouïs encore des cénobites. A côté de leur cloître en était un autre, fondé à peu près à la même époque : celui-là était une communauté de femmes. Mince, mince était la muraille qui les séparait. Aussi l'on voisinait ferme, et, en l'espace de douze années, il se fit chez les nonnes de telles orgies, que, par deux fois, leur maison brûla comme une simple torche. Je dirai, pour être juste, que le concile de



INTERLAKEN : PRÈS DU PONT.

Ed. Wacker

Constance (1439) ordonna une visite de ces deux couvents ; mais j'ajouterai, pour être exact, que cette visite ne changea rien à la manière dont on priait Dieu « sous les grands noyers ». Les choses allèrent si loin, que le gouvernement de Berne lui-même, en dépit de sa vieille amitié pour l'abbaye, dénonça à Rome (1473) la conduite scandaleuse des moines : sur quoi, il y eut « réprimande » ; sur quoi aussi les bons pères, qui n'entendaient pas demeurer à court, entreprirent d'ajouter à leur fonds de péchés usuels l'exercice en grand du brigandage. Mal leur en prit cette fois, car messieurs de Berne, sans perdre temps à en référer, mirent à la raison ces nouveaux routiers revêtus du froc de saint Augustin.



UNE RUE A INTERLAKEN.

A dix années de là, Innocent VIII, afin de trancher le mal dans sa racine, supprima tout net le couvent de nonnes ; mais cette mesure ne fit que donner plus de publicité aux déportements des cénobites. La Réforme seule en débarrassa le pays, et ses possessions allèrent aux Bernois.

En deçà du Höheweg, et y faisant suite, se déroule la grande rue du village d'Aarmühle, si pittoresque avec ses moulins et ses vieilles maisons. Un pont conduit de là dans l'île de Spielmatten et un autre, près de l'hôtel Bellevue, mène à Unterseen. Des trois localités dont se compose le groupe des habitations du Bördeli, c'est cette dernière qui est de beaucoup la plus originale. Interlaken, avec son *Kursaal*, n'est qu'un tumultueux caravansérail où résonnent fanfares en toutes langues ; Unterseen est plus retiré, et partant plus tranquille. Notez qu'on y a également des bords du fleuve, entre les hauteurs verdoyantes, une échappée de vue magnifique sur la blanche Jungfrau. Cette petite ville d'Unterseen,

bien qu'elle ait brûlé au quinzième siècle, a conservé, mieux encore qu'Aarmühle, certains spécimens de maisons de bois brunies par l'âge, dans lesquelles se résument toutes les bizarreries primitives du style bernois. Il y en a deux ou trois entre autres, sur la grande place carrée, qui sont tout un poème de vétusté architecturale. Ce sont des constructions très-basses, aux fenêtres étroites, garnies de petits carreaux en verre opaque, et dont l'avant-toit, démesurément en saillie, serait depuis longtemps par terre, n'était l'appui d'une vieille colonne de mélèze noirci qui repose sur les dalles de la plate-forme. Les murs ne sont autre chose qu'un assemblage de poutres grossièrement équarries et placées



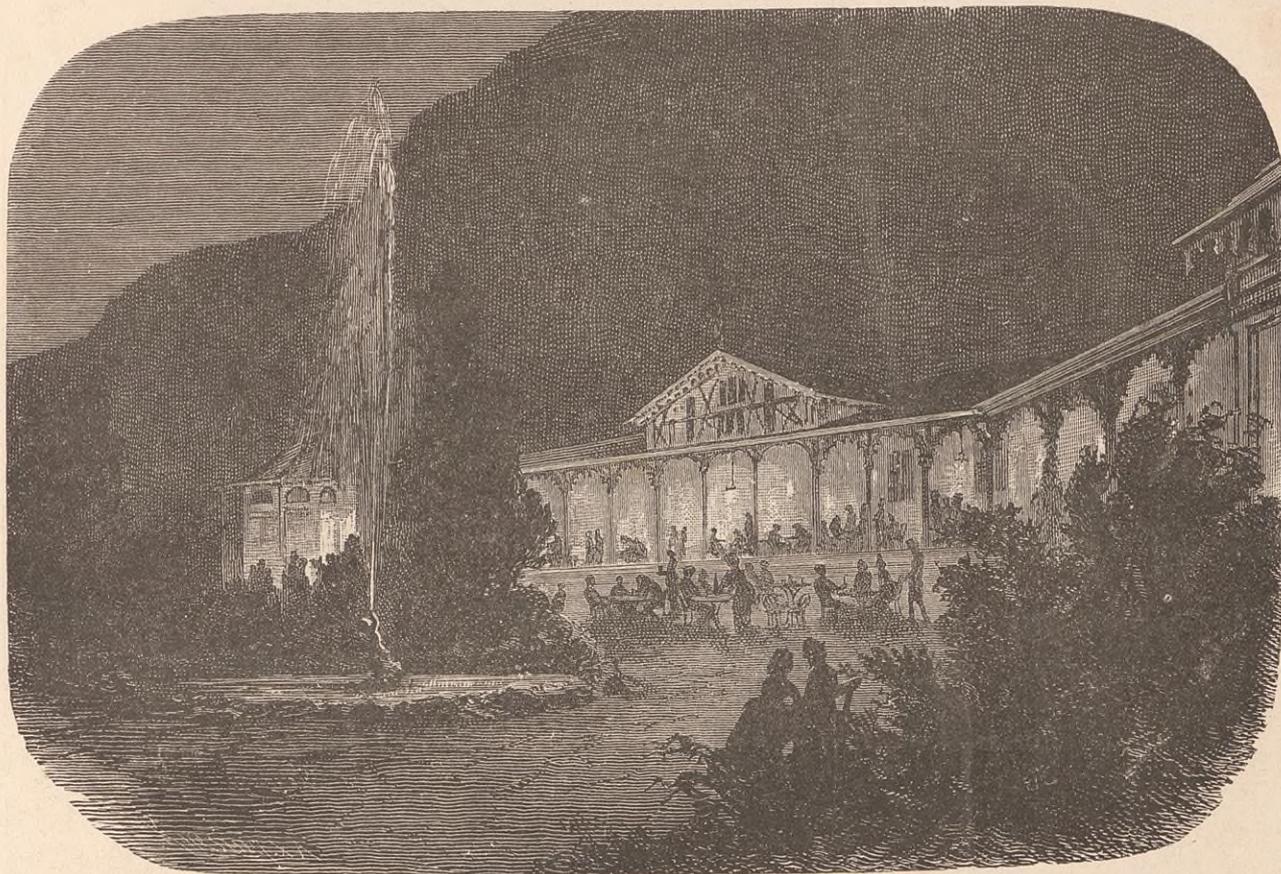
INTERLAKEN : SUR LA PROMENADE.

horizontalement les unes sur les autres. Sous la plate-forme, deux voûtes plongeantes, véritables gouffres, conduisent, le diable sait où, peut-être à quelque caveau, peut-être aussi à l'Aar, qui coule derrière la maison. L'ensemble, tout spectral, a un air d'indigence navrant qui ramène forcément la pensée vers le bon vieux temps où les grasses moqueries de par-delà dévoraient, non sans boire d'autant, la substance de tout l'Oberland.

L'architecture de bois, — ainsi s'appelle le genre original de construction qui est commun à la plupart des cantons de la Suisse centrale, — est fameuse dans l'Europe entière. Son charme principal vient de l'harmonieux accord qu'elle présente avec la nature environnante. La maison helvétique, proche parente dans son plan de la maison rustique de la Forêt-Noire, reflète parfaitement les mœurs et le genre de vie de ceux qui l'habitent. Le type de bâtisse primitif paraît être cette superposition de

poutres placées horizontalement et emboîtées les unes dans les autres, que dans le pays on nomme *blockwand*; mais de bonne heure il s'est compliqué et perfectionné par l'adjonction transversale de bois de membrure et de support ouvragés avec un grand soin; et, en dépit de son unité apparente, ce style architectural accuse, pour un œil exercé, des diversités sensibles d'aspect et de décoration, non-seulement d'un canton à l'autre, mais encore, dans un même canton, d'une vallée à l'autre.

Les ais d'assemblage, de douze ou quinze centimètres d'épaisseur, sont généralement en cœur de bois de sapin ou de mélèze; avec le temps, la charpente prend, au côté nord, une couleur gris-cendre, tandis qu'au sud, où frappe le soleil, elle revêt une teinte roussâtre, qui, avec le badigeon du



INTERLAKEN : LE KURSAAL.

soubassement de pierre et le vert ambiant du paysage, forme un mélange des plus agréables. L'effet est encore accentué par la couche de peinture variée qu'on donne aux boiseries. Dans l'Oberland bernois, celles-ci sont le plus souvent coloriées en blanc, en noir, en vert ou en violet; dans les cantons primitifs au contraire, le rouge domine, et en Prättigau, comme nous le verrons plus tard, les maisons sont préférablement peintes en noir, en blanc, en rouge et en bleu. Le fondement de pierre s'élève à hauteur d'homme au-dessus du sol, et supporte d'ordinaire deux ou trois étages bas, traversés de poutres soigneusement sculptées. La forme plate du toit a été choisie à cause des pierres souvent extrêmement lourdes (*Dachnägel*, clous de toit) qu'on pose par-dessus, et qui ont pour but d'empêcher le fœhn d'ététer brutalement l'édifice. L'avance des toitures, dans le canton de Berne, varie de deux à trois mètres; elle est moindre dans les cantons primitifs, mais, à chaque étage, il y a alors de petits avant-toits additionnels qui surplombent en abat-jour la ligne des fenêtres; dans le pays d'Appenzell et dans les districts voisins de Saint-Gall, chaque croisée même a ses ais de protection et son auvent

spécial d'appentis. Au contraire, dans les plus anciennes maisons de l'Oberland, dont on retrouve par exemple le type à Meiringen, le mur apparaît tout nu, sous la proéminence du toit qui l'abrite.

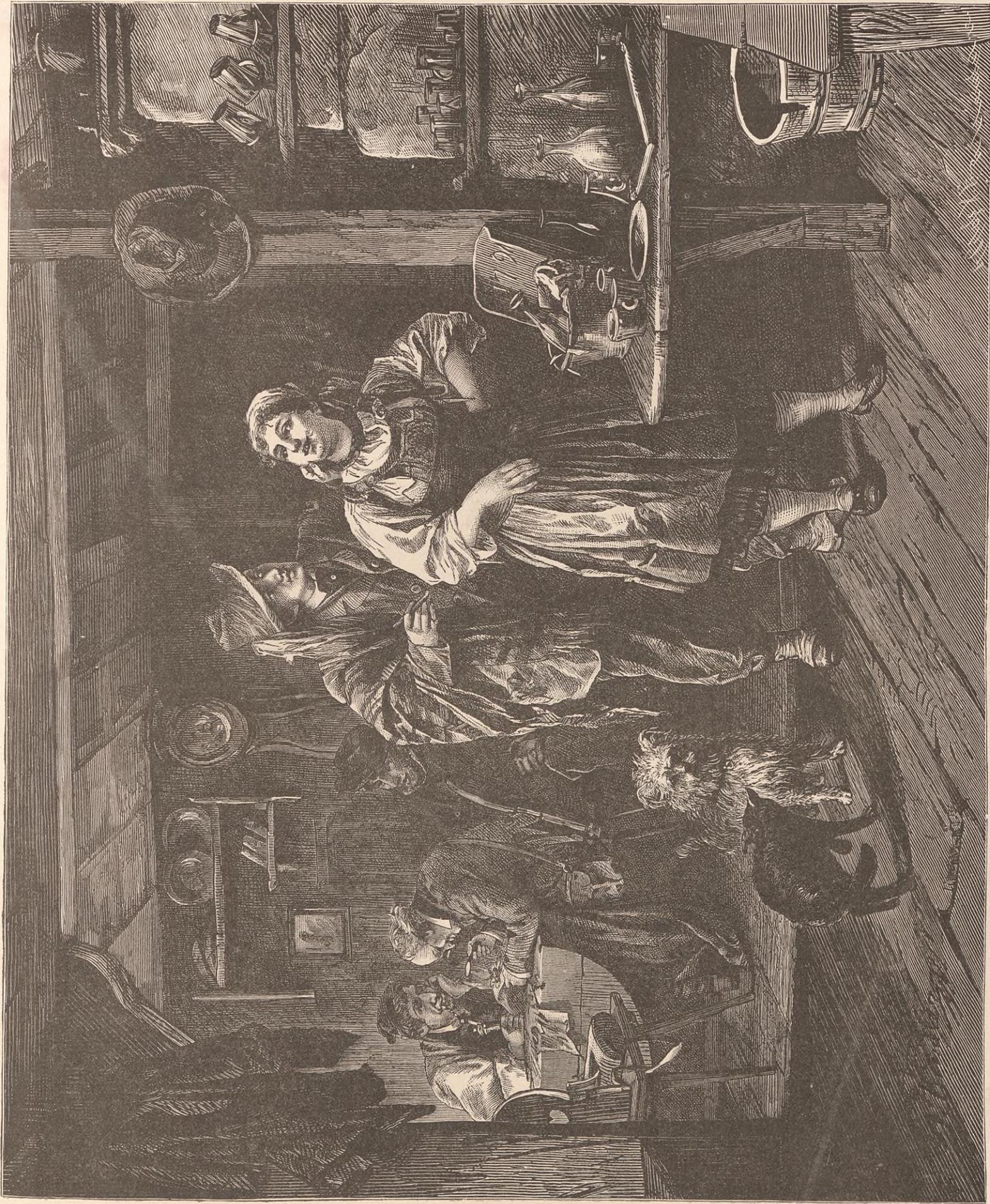
C'est du commencement du dix-septième siècle que datent les grandes façades à pignon, dont les consoles de soutènement, d'abord assez simples, ont été par la suite de plus en plus ornementées. La pièce principale du logis est située généralement à l'angle du faite tourné vers le sud de manière que, du matin au soir, la lumière y entre en abondance. C'est la salle où l'on mange et où l'on travaille, le *poêle* du ménage, lieu confortable et chaud, où la bise ne pénètre pas, et où, dans certaines familles, on permet, le soir, au maître-valet et aux domestiques de confiance de venir s'asseoir sur les bancs de la table commune, pour y lire la Bible, l'almanach, ou s'y exercer au calcul et à l'écriture. Chaque



CHALET DE L'OBERLAND.

croisée, qui va s'ébrasant vers l'intérieur, est munie d'un petit guichet à coulisse, qui, lorsqu'on prend place sur le banc, peut être commodément poussé de côté. Les fenêtres en outre font saillie au dehors, et à cette disposition, essentiellement alémanique, se trouvent sacrifiés, non pas seulement la symétrie de la façade, mais souvent aussi l'alignement même de la rue, si bien que, grâce au retrait d'une maison devant l'autre, on peut, des fenêtres latérales, jouir d'un coup d'œil fort étendu sur la chaussée et le paysage.

La hauteur médiocre de l'étage, ordinairement de deux mètres à deux mètres et demi, jointe à la lambrissure des murailles, à celle du plafond et aux forts madriers du parquet, conserve en hiver la chaleur du poêle, placé dans une encoignure, et flanqué de hautes marches qu'on utilise tout à la fois pour s'asseoir et pour gagner la chambre supérieure à l'aide d'une trappe qui s'ouvre au haut des degrés. Dans un autre angle de la pièce est le buffet, immense bahut à compartiments qui va jusqu'au plafond et renferme sur le côté une table-toilette. Une horloge à coucou et quelques sièges



AUBERGE OBERLANDAISE.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN,

LE
JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
POUR LES ENFANTS DE 10 A 15 ANS

très-richement illustré

LES CINQ PREMIÈRES ANNÉES (1873-1877) FORMANT DIX VOLUMES GRAND IN-8 ET CONTENANT PLUS DE 3000 GRAVURES SONT EN VENTE

Ce nouveau recueil est une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Il contient des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries sur l'histoire naturelle, la géographie, l'histoire sainte, les arts et l'industrie, etc., par :

MM^{mes} COLOMB, EMMA D'ERWIN, ZÉNAÏDE FLEURIOT, MARIE MARÉCHAL, DE WITT NÉE GUIZOT
MM. H. ASSOLANT, DELA BLANCHÈRE, LÉON CAHUN, RICHARD CORTAMBERT
LOUIS ÉNAULT, J. GIRARDIN, AMÉDÉE GUILLEMIN, TH. LALLY, ÉTIENNE LEROUX, J. LEVOISIN, ERNEST MENAULT
EUGÈNE MULLER, LOUIS ROUSSELET, G. TISSANDIER, P. VINCENT, ETC.

et est

ILLUSTRÉ DE 3000 GRAVURES SUR BOIS

d'après les dessins de

É. BAYARD, PH. BENOIST, BERTALL, BONNAFOUX, BOUTET DE MONVEL, CASTELLI, CATENACCI, CRAFTY
HUBERT CLERGET, FAGUET, FÉRAT, FERDINANDUS, E. GILBERT, GODEFROY DURAND, KAUFFMANN, KÖERNER, LIX
A. MARIE, MESNEL, MOYNET, A. DE NEUVILLE, J. NOEL, P. PHILPOTEAUX
RÉGAMEY, RIOU, SAHIB, SORRIEU, TAYLOR, THÉRON, VALNAY

CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT

Un numéro comprenant 16 pages grand in-8 paraît le samedi de chaque semaine

Prix du numéro : 40 centimes.

Les 52 numéros publiés dans une année forment deux volumes.

Prix de chaque volume : 10 francs.

Prix de l'abonnement pour Paris et les départements. UN AN : 20 francs. — SIX MOIS : 10 francs.
Le prix de l'abonnement pour les pays étrangers qui font partie de l'Union générale des postes.
un an, 22 fr. ; six mois, 11 fr.

Les abonnements se prennent à partir du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin de chaque année.

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.